

**CHAPITRE 13**

**CHACUN SON CAMP**

Les réunions préparatoires pour l'organisation de notre AG régionale vont bon train. Nous sommes un petit groupe motivé qui a agrégé autour de lui des éléments de certaines villes alentours. On débat de la mécanique de la réunion, du ton qu'on veut lui imprimer, et surtout des écueils à éviter pour ne pas revivre la précédente tentative qui s'était terminée en engueulade générale sous l'impulsion de certains groupes. L'un des nôtres étaient présent, mais nous avons du mal à démêler quelles cellules se sont rentrées dedans et pourquoi. Il nous faut aussi continuer à « cartographier » les ronds-points et autres AG de l'Île-de-France, ce qui n'est pas une mince affaire. Initialement envisagée mi-mars, la date a été repoussée d'un mois, le temps pour nous de préparer quelque chose de correct sans devoir céder à l'urgence.

Ce travail de collecte de contacts m'amènera à rencontrer un membre de l'Éducation nationale très actif dans le nord de Paris. Le premier coup de fil durera près d'une heure. Il appartient à la gauche radicale, comme la quasi-intégralité de mon groupe de Pantin, Seine-Saint-Denis, et c'est là que je me vois obligé de commencer à parler « politique ». J'aurais bien aimé pouvoir m'en passer, et j'ai attendu le dernier moment puisque c'est justement cela la force des Gilets jaunes, la focalisation sur l'essentiel et non sur l'accessoire de l'étiquetage partisan. Étant pour ma part un ancien « mec de droite » qui a longtemps porté en bandoulière un libéralisme économique bien renseigné mais mal digéré (comme beaucoup de mes compagnons d'école de commerce), je parviens tout de même à m'entendre avec « le camp d'en face » puisque dix ans plus tôt la crise de 2008 m'a poussé à comprendre beaucoup de choses et m'a fait accéder à une certaine littérature que jusqu'alors je regardais de loin, avec même un brin d'hostilité.

J'avais déjà commencé à m'ouvrir à Marx dans un élan de pluralisme (« le camp d'en face possède toujours une partie de la vérité » me répétait sans cesse mon cher père), puis la crise est passée par là, bousculant mes paradigmes les plus importants, me poussant à creuser le problème de la dette, les phénomènes monétaires qui y affleurent et dont personne ne m'avait parlé jusqu'ici malgré mon cursus, sans oublier la question européenne et la question démocratique, qui se rejoignent dès les prémisses. Je fus rapidement convaincu par les thèses d'Emmanuel Todd, de Christopher Lasch et Jean-Claude Michéa (l'un dézinguant les deux autres dans son dernier livre en date, mais qu'importe), par les thèses situationnistes, les démonstrations savantes de François Asselineau (le pédagogue, pas l'homme politique), les travaux passionnants d'Étienne Chouard, etc. Certains y verront un fourre-tout qui ne respecte pas la séparation sacrée entre la gauche et la droite. Je n'y vois qu'une quête d'honnête homme.

Par la suite, lors des recherches pour mon livre, j'avais dévoré quantité d'ouvrages publiés par des maisons comme Raisons d'Agir, La Fabrique ou Les Liens qui Libèrent. Non que j'en aie

finalement épousé toutes les thèses – la passion de s’écouter jargonner, un clanisme assumé et surtout une certaine détermination dans l’inaction en ressortent qui m’ont empêché et m’empêcheront toujours d’adhérer en bloc à l’ensemble –, mais je me suis en passant découvert une passion pour Frédéric Lordon, pour les thèses de Gramsci, les écrits pré-député de François Rufin (petit ange parti trop vite, aspiré par tous les accessoires de la partitocratie, mais cependant bon cinéaste), ou certaines approches de Bernard Friot. J’ai évidemment éclusé les ouvrages du Comité invisible et une grande partie de l’interminable documentation venant de cette mouvance. Passionné d’histoire, j’avais déjà absorbé les récits des grandes révolutions et ceux de nos plus importants mouvements sociaux.

Je n’étais donc pas le moins qualifié pour aborder Daniel sur son terrain et lui demander son aide pour la préparation de l’AG. Nous fûmes tout de suite d’accord sur nos désaccords, mais ravi de constater qu’on pouvait s’entendre aussi sur de nombreux points communs. Nous nous reverrons rapidement, dès cette réunion publique du 20 mars à la Bourse du Travail où, après les « rencontres » de rigueur avec les personnalités présentes ce soir-là, nous nous retrouvons avec ses amis dans un petit troquet du quartier. J’y dînerai au milieu d’une bande de maoïstes, retraités pour la plupart de la fonction publique mais en tout cas jamais du maoïsme. Ils mourront avec, et en attendant regardent les Gilets jaunes du coin de l’œil, toujours un peu méfiants. Je suis ce soir le « mec de droite » de la bande, comme je suis souvent le « mec de gauche » dans d’autres cercles, le tout sans jamais être « du centre ». Ça va, j’ai l’habitude, et une certaine vocation familiale à passer les plats, à faire s’entendre ceux qui ne s’entendent pas.

Alors que les Champs-Élysées ont à peine fini de panser leurs plaies, le samedi suivant est un acte à la fois fatidique et très anodin. Que propose-t-on d’ordinaire lorsqu’un ultimatum est laissé sans réponse ? La grande destruction finale ? Et bien non. Faute de pouvoir joindre le geste à la parole (l’éternelle querelle des poings nus contre les armes de guerre) et malgré un cortège parisien de belle taille et des images encourageantes venues de la province, l’acte d’aujourd’hui, dix-neuvième du nom, ne sera qu’un acte de transition dans un but typique de propagande par le fait. « Nous sommes toujours là ! » Nous étions bien entendu plus nombreux que les 3 000 personnes comptées à Paris pour le numéro de stand-up hebdomadaire de l’illustre Castaner (« pour 5 000 interpellations », évidemment, on applaudit l’artiste). Le Nombre Jaune, cette belle innovation, annonce 130 000 pour toute la France. Mais tout cela n’a que peu d’importance dans l’histoire. Ce qui compte réellement pour cet acte, c’est la mobilisation des militaires de l’opération Sentinelle, les mêmes dont la police a laissé brûler un véhicule afin de discréditer les Gilets jaunes quelques samedis plus tôt. Ils sont appelés au gardiennage des lieux de pouvoir dans le but de libérer les CRS et autres gendarmes mobiles qui s’en occupaient jusqu’à présent, et ainsi renforcer les effectifs sur le lieu du rassemblement.

Macron a vraiment pris le mot « ultimatum » au sérieux, on dirait. Il ne sait pas qu’un ultimatum véritable ne peut être lancé que par un commandement dûment constitué, et qu’en l’absence d’appareil tout ultimatum conséquent est impossible. Il l’a pris au sérieux, se dit-on, mais pas au point d’en avertir ses généraux lors du conseil restreint de défense du mercredi. Des chefs aux troupes, la Grande muette au complet apprendra la nouvelle par la presse, le lendemain. Une entorse aux grands principes décidée dans le secret des alcôves élyséennes entre deux montées d’opiacées, mais surtout une importante marque de défiance. Le gouverneur militaire de Paris, en charge notamment de la sécurité du palais de l’Élysée, annonce pourtant tout de go

sur France Info que les soldats « pourront aller jusqu'à l'ouverture du feu ». Pinochet fait l'effort de prévenir, on ne pourra pas dire qu'on ne savait pas.

Au final, avec la tournure modeste prise par les événements, la question de la présence des militaires ne se posera même pas, nous permettant d'éviter une confrontation supplémentaire entre perdants du système bien qu'on se doute que nos militaires n'ouvriraient jamais le feu sur nous. Côté police, en revanche, la déferlante continue de s'intensifier. À Paris, place de la République, un CRS victime d'une attaque cardiaque et pris en charge immédiatement par une équipe de street medics n'aura que des insultes à leur offrir en guise de remerciements. À Toulouse, on les voit culbuter violemment une foule parfaitement pacifique avec des enfants, tandis qu'à Nice les mêmes chargeront sans raison apparente autre qu'un ordre très distinctement érupté un petit groupe de seniors venus au nom d'Attac.

Parmi eux, Geneviève Le Gay, 71 ans, finira sur le carreau suite à un coup de bouclier suivi d'un piétinement. Le préfet fera surveiller sa chambre d'hôpital comme celle d'un président étranger ou d'un terroriste pour éviter toute prise de vue et tout contact avec les journalistes. Du bel ouvrage ! Quelques mois plus tard, il admettra avoir « menti » dans cette affaire, mais c'était « pour protéger le président de la République ». La fine équipe. Un président dont le portrait hante les mairies, les défigure selon les activistes écolos d'Alternatiba et ANV-COP21 qui feront aujourd'hui intrusion dans certains hôtels de ville pour les en ôter. Ils seront jugés pour « vol » et les journalistes les ayant suivis feront l'objet de visites de la police, mais la justice fera pour une fois son travail, choisissant d'absoudre dans quelques mois les responsables de cette action symbolique.

Deux jours plus tard, je suis sur Sud Radio, c'est déjà la quatrième fois. Nous approchons des européennes et le débat redevient politicien<sup>2</sup>. Les Gilets jaunes sont une chose, mais il va bien falloir voter, ou pas, et les discussions tournent aujourd'hui autour de la stratégie macronienne pour sauver les meubles, voire pourquoi pas gagner cette élection. Cette dernière option serait évidemment une catastrophe pour l'image du mouvement, mais la seule susceptible de nous en libérer s'appelle Marine Le Pen, et déjà le faux choix de 2022 se profile, comme une répétition générale. « Votez ce que vous voulez, mais ne votez pas Macron » est en substance le mot d'ordre au sein des Gilets jaunes, en symétrie inverse de la fameuse « une » du Libération d'entre-deux-tours. Il ne doit pas gagner ! Ce sera chose faite, on sait dans quelles conditions et pour quel résultat puisque le parlement européen n'est, pour le dire vite, presque d'aucune utilité. Au micro ce soir-là, je suis face à deux dames. L'une des consultante en communication politique, la seconde a des responsabilités dans l'un des trop nombreux partis du centre. Je crois même me souvenir qu'elle dispose d'un mandat quelque part. Bref, nous devisons gentiment, elles défendent plutôt Macron, et le respect dû à l'âge s'associe à la galanterie pour que je n'ose pas suffisamment livrer le fond de ma pensée. Mais en off, dans les couloirs de la radio après l'émission, le ton change subitement.

« Ah, je reprends mon souffle, dit l'élue, j'ai fait le boulot pour le parti pendant une heure, il était temps que ça s'arrête ! ». Je lui demande de préciser si elle ne soutient pas Macron autant qu'elle l'a prétendu sur le plateau, et sa réponse est claire : « évidemment que non, ce type est imbuvable, pédant, une horreur ! ». Mais si c'est si grave, pourquoi ne pas le dire ? « On a des alliances avec lui pour les prochaines municipales donc je ne peux pas le descendre

publiquement, mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque ». Après avoir vérifié auprès d'elle que le reste de son parti pensait bien la même chose et voulant faire l'intéressant, je commence à badiner avec l'une des innombrables rumeurs parisiennes qui circulent sur le président : « J'ai entendu dire qu'il avait de sérieux problèmes psychiatriques, du genre à qui il manque une case ? » « Je confirme ! bondit la centriste. Ce type est fou ! Et comme il n'y a que des branques autour de lui... » Hochements de tête hyper-approbateurs de la consultante, ponctués d'un « ooooh que oui ! » qui en dit long. Ce sera tout pour ce soir. Elles ne sont pas non plus venues pour déballer tous les dossiers.

Les actes se suivent et commencent à se ressembler. Le 30 mars, nous revoilà tous au Trocadéro. J'y arrive avec Mohamed, qui est devenu mon binôme. La manifestation est à nouveau massive, absolument impressionnante, la tour Eiffel comme posée sur un tableau au cadre épais jaune fluo, le pont dont on se demande comment il ne cède pas sous le poids d'une telle masse, surtout qu'elle passe en chantant. Devant la vitre qui ceinture la tour, je vois une petite brune aux cheveux ras coller son mégaphone aux oreilles des policiers pour hurler dedans de toutes ses forces. Je l'avais déjà croisée il y a quelques semaines, au mégaphone encore, occupée à conspuer nos lanceurs de projectiles. Sophie Tissier entend prendre en main la déclaration des manifestations. Elle souhaite proposer à tous ceux qui fuient la violence des cortèges sécurisés qui ne feront pas souvent recette. J'ai déjà entendu parler d'elle et je la rencontrerai bientôt. Je comprendrai pourquoi son style très raide ne lui a pas valu que des amis, comme ce fut le cas déjà quelques années plus tôt à Nuit debout. Je subirai moi-même ses foudres le moment venu pour la revoir ensuite très calme en privé, dans les coulisses d'une émission de radio où nous jouerons au bon et au mauvais flic dans une entreprise commune de démontage d'un député LREM littéralement estomaqué par la virulence de ses propos en plateau. Il en viendra à chercher de l'air auprès de « l'entrepreneur », mais chaque fois j'accueillerai comme il se doit le très mielleux Patrick Vignal, transfuge du Parti socialiste, venu « du privé » nous vendre le programme social de Macron et qui en réalité s'invente à chaque nouvelle interview un « macronisme de gauche » qui n'existe tout simplement pas.

Rien de bien nouveau à Paris aujourd'hui, malgré le nombre impressionnant. C'est à Toulouse en revanche que la police s'est encore illustrée aujourd'hui, jusqu'aux confins du ridicule. Les CRS y ont interpellé une manifestante en fauteuil roulant, un engin à roulettes qu'ils ont dû prendre pour un Fenwick. L'agent en charge de la procédure souhaitant faire déplacer la contrevenante, sans aucun doute la fine fleur des black blocs, ne supporta pas que cette dernière rechignât quelque peu. Voulant trifouiller lui-même contre la volonté de sa propriétaire le petit joystick qui contrôle l'engin, il l'enverra s'encaster à pleine vitesse contre le camion le plus proche. Loin d'être le procès de la maladresse coupable d'un agent trop zélé sur une personne handicapée, l'affaire du « fauteuil fou » verra le procès de la manifestante pour... roulements de tambour... destruction de matériel ! On parle ici bien évidemment du camion, « le matériel avant tout » étant devenu la matrice obligée de ces forces de polices paupérisées dont les agents payent parfois de leur poche l'essence ou certaines parties de leur équipement.

Le samedi suivant, voici l'acte XXI qui a pour lui de représenter la plus faible participation de l'histoire du mouvement, passée comme à venir. Un trou d'air passager, le « plus bas » comme disent les financiers. Les désopilants Foulards rouges jugent le moment venu d'affirmer enfin leur supériorité, mais leur manifestation du lendemain place de la République devra

malheureusement pour eux être annulée faute de monde. Les deux ou trois dizaines de présents ne sont pas suffisants pour porter le nombre supérieur de pancartes préparées à leur intention par la cellule riposte du parti présidentiel.

Pendant ce temps, ça bouge toujours à Alger et à Hong-Kong on se prépare, mais ce 11 avril, tous les regards sont tournés vers Londres, où Julian Assange vient d'être livré à ses nouveaux geôliers. Le pays qui l'accueillait dans son ambassade avec chaque jour un peu moins de bienveillance a changé il y a peu de président. Nous nous sentons tous concernés par cette annonce car Assange est un parrain à distance du mouvement des Gilets jaunes. Les risques qu'il a pris (et qu'ont aussi su prendre des personnalités comme Edward Snowden, Chelsea Manning et de nombreux autres) sont largement supérieurs à ceux que nous prenons face aux armes ou dans les caves des soldats de Macron. Nous ne vivons pas traqués au jour le jour (pas tous) et nous rentrons chez nous après chaque manifestation (du moins pour ceux qui ont la chance de ne pas passer leur soirée en garde à vue ou leur nuit à l'hôpital). L'ombre tutélaire d'Assange plane sur nous, et ce jour est un jour triste. On le voit, hirsute, quitter l'ambassade sous la contrainte, les menottes aux poignets comme un vulgaire braqueur de banques, comme DSK à Rykers Island.

Ce n'est cependant pas pour parler de cela que l'on m'a invité ces jours-ci sur la chaîne RT, mais bien pour porter le gilet et commenter la conduite du mouvement. Pour ma première télévision, comme tout le monde, j'ai un trac infini. Par mon métier, pourtant, je suis habitué à la scène, rodé à la prise de parole devant plusieurs centaines de personnes, mais cet exercice-là n'a rien à voir. « Ouvre toujours la bouche un peu avant de parler ! » m'explique Nicolas (mon compère des actes IV et V, coach vocal d'exception), pour éviter cette petite respiration irritante dont les micros-cravates savent si bien capter les fréquences aiguës à chaque début de phrase. J'oublierai évidemment tous ses conseils lors de ces sept petites minutes qui me sembleront une éternité. On me fait toutefois comprendre qu'on me rappellera, ce qui sera fait quelques jours plus tard. Les médias fonctionnent au « bon client », et j'observe l'illustration à petite échelle (nous ne sommes pas sur France 2) de ce mécanisme que j'avais déjà constaté en tant que spectateur. Les invitations s'enchaîneront, par phases : on vous oublie pendant deux mois, puis on vous rappelle trois fois pendant le mois suivant. Le second passage se fera en duo avec Boudjema, un collègue gilet jaune. Dans les loges après notre intervention, nous tombons sur Faouzi Lellouche. Lorsque Boudjema me le présente, j'ai déjà un peu entendu parler de lui. En attendant son passage, nous restons une grosse demi-heure à discuter, et je commence alors mon apprentissage tardif des coulisses du mouvement.

Les passages suivants me poseront souvent un problème d'éthique « journalistique » lorsqu'ils auront lieu le samedi. Je m'explique. N'étant pas l'un des habituels invités du soir (comme Faouzi), ni l'un de ceux qu'on vient chercher en manifestation pour une interview à la volée (comme Jérôme) on m'offrait le choix entre aller manifester et ne pas raconter ce que j'ai vu, ou bien venir parler sur le plateau au beau milieu de l'après-midi pour commenter un défilé auquel je n'ai pas vraiment pu prendre part. J'accepterai deux fois, mais l'exercice a trop de limites. Comme celle de commenter indéfiniment des images qui se ressemblent d'un acte à l'autre, éventuellement les dernières déclarations du président ou de tel ou tel membre du gouvernement qui se ressemblent toujours elles aussi, dans la morgue et le mépris de classe. Mais certains présentateurs (en vérité surtout les présentatrices de la chaîne) m'interrogent aussi

parfois sur le contenu de mon bouquin, en lien direct avec le mouvement, et ces interviews-là seront toujours plus agréables.

L'acte suivant nous conduira jusqu'à la Défense. On commence à avoir coché tous les quartiers de Paris jusqu'à la proche banlieue, et pas n'importe laquelle. C'est bien de terminer ici au moins une fois. Le week-end, ces tours sont désespérément vides et le parvis encore plus déprimant que d'habitude. Si j'ai voulu monter ma boîte, c'est avant tout pour être bien certain de ne jamais fouler ces maudites dalles autrement qu'en rendez-vous clientèle ou pour aller voir un concert à l'Arena, m'assurer de ne jamais faire partie de ces foules qui se pressent chaque matin et chaque soir dans le RER A, les amoncellements de tailleurs et de cravates que j'ai côtoyés lorsque jeune stagiaire je faisais le trajet depuis Cergy. Je les voyais remplir cette station aux proportions incroyables, faisant imperturbablement la gueule, expulsés de leur lit aux aurores pour venir pointer dans ces tours sans âmes dont pas une, à l'exception peut-être la tour EDF, n'a ne serait-ce qu'un élément de design digne de ce nom. Les habitations nichées dans les recoins de la Défense entre deux échangeurs et l'entrée d'un parking font l'effet de clapiers à employés, une ambiance sinistre que Bertrand Blier a parfaitement retranscrite dans « Buffet froid ». Fuir la Défense peut constituer un objectif de vie, certains en ont même fait un site internet. J'en parlais dans mon bouquin pour illustrer le mal de vivre de cette couche intermédiaire dans laquelle toute révolution doit pouvoir puiser ses futurs cadres. J'en ai à ma disposition immédiate, je vous l'ai suffisamment répété, un échantillon plutôt représentatif.

Mais ce n'est pas tout ça, mardi les Gilets jaunes de Pantin et moi-même réquisitionnons la plus grande salle de la Bourse du Travail et on a invité plein de monde ! L'AG d'Île-de-France numéro trois va enfin avoir lieu. Les tréteaux pliés, nous serons fiers du résultat compte tenu de nos marges de manœuvre, mais sans aucune garantie concernant la pérennité du format. Organiser cette soirée ne fut pas de tout repos. D'espoirs en déboires, tout s'est joué dans les deux dernières semaines.

*La suite au prochain chapitre.*

Fabrice Grimal